

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

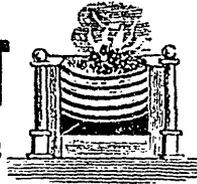
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					



SOMMAIRE DES MATIERES.

LE COLPORTEUR (Suite et fin) ; FEMME PERDUE ; RAPPROCHEMENTS ETRANGES ; LA MANIE DE LA POLITIQUE.

LE COLPORTEUR.

[SUITE ET FIN.]

Cinq minutes après, on entendit le pas de son cheval résonner sur le cailloutis du chemin. Les deux amis étaient attérés et gardèrent un moment un morne silence. Courtin semblait plongé dans de longues et pénibles réflexions. Enfin Jérôme se hasarda à murmurer tout bas avec timidité :

— Il n'ira pas plus d'un quart de lieue sans tomber dans les ravins et les fondrières.

— Qui donc cet aristocrate d'guisé qui veut se faire passer pour un bon patriote et un fervent ami de la république, dit le colporteur ? Puisse-t-il, en sortant d'ici, se casser le cou ! Voilà mon souhait fraternel, à moi. A-t-on vu un endiable pareil ? Ce marquis qu'il détestait cordialement pendant qu'il était vivant, voilà qu'il veut le venger à toute force maintenant qu'il est mort ! Il veut montrer du zèle, se faire passer pour un républicain rigide et intègre en me faisant fusiller... fraternellement ! Que faire ? que faire, mon Dieu ?

Tout-en-Cuir se baissa, ramassa à terre un papier qui était tombé de la poche de l'étranger sans qu'il s'en aperçut et le présenta à Courtin. Celui-ci s'approcha avidement de la lampe et lut ce qui suit :

“ Charles, venez vite ; vous savez de quel effroyable malheur je viens d'être frappée. Mon pauvre père... et j'ai d'autres malheurs aussi grands peut-être à vous annoncer ! Venez, venez vite, vous n'avez plus besoin de vous cacher maintenant. Je vous attends. AMELIE ”

Le colporteur tourna et retourna dans ses mains d'un air pensif ce billet mystérieux. Jérôme le regardait en silence, attendant une explication que Courtin ne songeait pas à lui donner. Enfin pourtant il poussa une exclamation de joie et se leva rapidement comme s'il venait de faire une grande découverte.

— Oui, c'est cela, murmura-t-il ; j'en suis sûr, ce doit être lui !

— Que dites-vous donc, Courtin ? demanda Jérôme.

— Je dis, mon brave Tout-en-Cuir, que je connais enfin le père de l'enfant que j'ai colporté dans tout le pays. C'est celui qui était là tout-à-l'heure.

— Ah ! fit le colporteur en ouvrant des yeux étonnés.

— Oui, oh ! je me souviens maintenant.... Cet officier qui avait une mission secrète de la république et qui se cachait dans le voisinage, c'était lui... l'ougeraie ! C'était lui encore qui avait chargé son ami le chevalier de faire parvenir à la jeune fille le billet dont j'ai été le porteur ! Le chevalier en effet me parla, le soir de l'incendie, d'un personnage mystérieux.... Oh ; oui, oui, je ne me suis pas trompé....

Jérôme dont, malgré les éloges du colporteur, l'intelligence était énoassée lorsqu'il s'agissait d'apprécier les actes de la vie sociale qui lui étaient étrangers, ne paraissait pas trouver un sens très clair aux paroles de son hôte. Mais, habitué à se défier de son jugement, il ne chercha pas à pénétrer tous les mystères de cette intrigue.

— Eh bien, maître Courtin, demanda-t-il simplement, ce que vous venez d'apprendre vous sauvera-t-il la vie ? Y a-t-il encore du danger pour vous ?

— Au diable soit le drôle avec ces questions ! Est-ce que j'en sais quelque chose ? Ce sans-culotte manqué de commandant n'est pas du tout rassurant, et je ne sais pas si la vue de cet enfant, à supposer que ce soit le sien.... Mais n'importe ! Voyez-vous, Jérôme, il faut que tout cela finisse, je ne puis plus vivre dans de pareilles inquiétudes ; je veux savoir à quoi m'en tenir à tout prix.... Demain matin vous me prêterez un de vos costumes de cuir afin que l'on me prenne pour vous et que je puisse aller et venir dans les environs sans être inquiété.

— Il n'y a donc plus de danger ! répéta le colporteur de plus en plus dérouteré.

— J'ai peur que si, répondit le colporteur après un long silence.

Tous les deux passèrent la nuit sur un banc sans se coucher. Courtin était agité : il semblait changer de projet à chaque instant. Enfin pourtant

le matin au jour, il se revêtit du costume de cuir et il se prépara à sortir le collibert le regardait faire avec inquiétude ; la résolution de son ami était inexplicable pour lui.

—Écoutez-moi, Jérôme, dit le colporteur d'un ton solennel, je sais que je puis compter sur vous et qu'au besoin vous feriez tuer pour me rendre service ; eh bien ! j'ai un grand service à vous demander ?

Tout-en-Cuir lui répondit par un regard qui valait à lui seul plus que toutes les protestations.

—Mon sort va se décider, aujourd'hui même, reprit Courtin ; je saurai si les dangers auxquels je me suis exposé pour sauver cet enfant d'un noble, pourront excuser le malheur que j'ai eu de tuer un autre noble ; mais souvenez-vous bien d'une chose, c'est que cet enfant doit rester entre vos mains comme un otage, comme une garantie pour ma sûreté et ma liberté ; vous ne le remettrez à nul autre, entendez-vous, à nul autre qu'à moi. On pourra vous dire que c'est par mon consentement qu'on le réclame, que je suis là tout près, que je vous ordonne de le rendre. Ne croyez pas cela : c'est moi qui vous le confie, ce sera moi-même qui vous le redemandera. Si on vous menace, prenez-le dans vos bras et fuyez avec lui dans la forêt, dans les genêts, enfin dans quelque cache où on ne puisse vous trouver. Si on veut employer la force pour vous l'arracher, employez tous les moyens possibles pour le défendre, parce qu'il faut que vous vous souveniez bien d'une chose, Jérôme, c'est que tant que cet enfant sera en notre pouvoir je n'aurai rien à craindre ; si on nous l'enlève, je ne sais ce qui arrivera. Comprenez-vous ?

Tout-en-Cuir lui serra la main avec force.

Ils ne l'auront pas ? murmura-t-il.

—C'est bien, je sais ce que vaut une promesse de vous ; je pars sans crainte, et maintenant mon pauvre Tout-en-Cuir, il faut nous dire adieu ; qui sait si nous nous reverrons en ce monde ?

Jérôme en l'écoutant, avait le cœur gonflé de soupirs et les yeux pleins de larmes. Courtin lui-même était aussi ému que le comportait sa nature positive et vigoureuse, à la vue du désespoir du solitaire.

—Tout-en-Cuir, reprit-il avec un accent de cordialité, pendant mes longues courses à travers le monde, j'ai vu de près bien des grands seigneurs et de grandes dames, bien des gens fiers de leur fortune ou de leur science qui ne vous valaient pas, quoique vous ne soyez qu'un pauvre collibert ignorant, méprisé, que tout le monde fuit, que tout le monde repousse ; aussi vous êtes pour moi un ami, un frère . . .

—Eh bien ! reprit Tout-en-Cuir avec une timidité gauche et comme en tremblant, j'ai vu quel-

quefois de loin, là bas au village de Trézières, que lorsque deux amis, deux frères allaient se séparer pour longtemps . . .

—Ils s'embrassaient ! s'écria Courtin, dont la figure était sublime en ce moment ; pauvre malheureux ! vous ne saviez cela que pour l'avoir vu de loin !

Et il se jeta dans les bras du paria. En ce moment, Jérôme n'était plus le même homme ; son œil un peu hagard d'ordinaire s'était animé tout-à-coup de bonheur et d'orgueil. Il n'était donc plus en dehors de l'existence commune, hors la loi de l'humanité ! Il avait donc un ami aussi, un ami qui le serrait dans ses bras, qui pleurerait avec lui, le collibert, l'idiot, le chasseur de serpents ? Tout cela était exprimé par la pose, le geste, le regard de Jérôme, ce moment était le plus beau de sa vie.

—Oh ! restez, restez, murmura-t-il.

Mais Courtin se dégagait doucement de ses bras.

—Allons ! assez d'enfantillages, dit-il en s'avancant vers la porte et en rabattant le capuchon de cuir qui devait cacher ses traits, adieu, mon bon Jérôme : nous nous reverrons peut-être . . . Souvenez-vous de votre promesse . . .

—Mais ils vous tueront ! s'écria le collibert avec un affreux désespoir.

—A la garde de Dieu ! répliqua Courtin en s'éloignant brusquement pour ne pas s'attendrir,

Le collibert s'arrêta à la porte, et tant qu'il put l'apercevoir gravissant une colline qui s'élevait en face de la cabane, il resta immobile et muet. Lorsque son hôte eût disparu derrière les haies qui ombrageaient le chemin, lorsqu'il n'entendit plus le bruit de ses pas sur les feuilles sèches, il se retourna, regarda l'intérieur de sa chaumière si triste maintenant et si désert, puis il s'assit sur le seuil et se mit à pleurer.

V.

Au moment même où Courtin, sous le costume de son ami, se mettait en marche pour trouver la fin de cette longue et terrible aventure, le château de la Fougeraie allait devenir le théâtre de scènes bien différentes. Le soleil n'était pas encore levé et déjà tout avait pris un air d'agitation et d'activité dans le petit manoir. Les domestiques allaient et venaient d'un air affairé ; les portes de la grille et du château étaient ouvertes comme pour recevoir les hôtes nombreux qui allaient arriver. Quelques habitans du village se rendant à leurs travaux, s'arrêtaient étonnés de l'aspect inaccoutumé de la vieille demeure ; plusieurs s'étaient approchés avec curiosité pour

questionner quelque domestique sur les événements survenus pendant la nuit ; mais au premier mot qu'on leur avait répondu, ils s'étaient enfuis vers le village en donnant des signes d'effroi.

Dans une chambre à coucher du premier étage, Mlle Amélie de la Fougeraie était déjà debout, malgré l'heure peu avancée, et avec l'aide de la vieille Jeannette sa gouvernante, qui ne l'avait pas quitté depuis le jour de sa naissance, elle achevait de mettre les vêtements de deuil qu'elle portait depuis la mort de son père. Toutes les deux semblaient se hâter, comme si la jeune fille eût été impatiente d'achever sa toilette, pour recevoir quelqu'un depuis longtemps attendu, et tout en pressant la bonne femme, elle lui disait d'une voix émue :

— Il est donc arrivé ma bonne Jeannette ? Oh ! je savais bien qu'il ne m'abandonnerait pas lui ! qu'aussitôt qu'il apprendrait l'isolement où je me trouve, il accourait ici pour me protéger ! et tu dis qu'il semblait écrasé de fatigue, qu'il s'était exposé à de grands dangers pour arriver ici plus tôt ?

— Je le crois bien, il a marché tout la nuit, et après le terrible orage d'hier soir tous les chemins étaient impraticables. Son cheval est tombé plusieurs fois dans les ravins, et ils ont pensé périr tous les deux au passage du Lay ! c'est miracle qu'il ait pu arriver jusq'ici ! Aussi si vous aviez vu dans quel état il était !... couvert de boue et de limon... et le cheval à demi estropié...

— Mon pauvre Charles ! oh ! il m'aime bien, n'est-ce pas ? J'ai tant souffert à cause de lui ! Pour lui j'ai encouru la malédiction de mon père... et mon père est mort victime de sa propre vengeance ! Que de maux, mon Dieu, pour mériter l'amour de mon époux !

Elle versa quelques larmes, puis elle reprit avec terreur :

— Et cependant, Jeannette, quelque soit le plaisir que j'éprouve à le revoir, je t'avouerai que je tremble. Que lui répondrai-je, mon Dieu, quand il me demandera ce que j'ai fait de son fils... du mien ?

— Il l'a déjà demandé, madame.

— Que me dis-tu ?

— Lorsqu'il est arrivé il y a quelques heures tout mouillé et tout brisé par la fatigue, sa première parole a été pour demander s'il pouvait vous voir. Je lui ai répondu que pendant trois nuits vous n'aviez pas pris de repos et que depuis un instant seulement vous étiez assoupie. — Pauvre Amélie, a-t-il dit, ne l'éveille pas ; ce sommeil est trop précieux après tant de souffrance. Puis, il s'est approché de moi et il m'a dit tout bas : Et bien, Jeannette, ne puis-je voir mon fils, le presser dans mes bras ! Je n'ai pas eu encore ce

bonheur depuis qu'il est né... Mais tu connais ce secret, toi ; tu sais bien je veillais de loin sur lui et sur ma chère Amélie. Je le voyais si heureux et si fier en pensant à son fils que je n'ai pas osé lui dire la triste vérité. Comme il me voyait embarrassée, il a ajouté en souriant : " Ah ! je comprends !... il est avec sa mère ! elle ne peut le quitter ni le jour ni la nuit. Et bien, à leur reveil tu me prévien dras ! "

— Il a dit cela ? Oh ! que faire, grand Dieu !

En ce moment on frappa un coup léger à la porte, et une voix bien connue se fit entendre. Aussitôt Amélie s'échappa des mains de sa gouvernante, et oubliant ses craintes, sa faiblesse, ses douleurs, elle se jeta éperdue dans les bras de Charles qui entraînait en ce moment, en s'écriant avec une indicible joie :

— Oh ! Charles, Charles, c'est vous ? Je n'ai plus rien à craindre maintenant ! Mon ami ! mon époux !

Charles de la Fougeraie n'était plus auprès de sa jeune cousine le rude et sententieux républicain que nous avons vu la veille dans la chaumière de Tout-en-Cuir. Une fois loin de ceux dont il croyait avoir à se défier, il quittait ce masque d'emprunt que la nécessité l'obligeait de porter. C'était maintenant un jeune homme aux manières élégantes et polies, un langage pur et animé, aux gestes nobles et affectueux.

— Oui, c'est moi, ma chère Amélie, répondit-il en pressant la jeune fille sur son cœur, c'est moi qui reviens, après tant de traverses, adoucir vos chagrins et vous rendre le bonheur !... Pauvre Amélie, que notre amour vous a coûté cher !... Je sais tout ce que vous avez eu à souffrir de la part de votre père ; mais nous serons heureux maintenant, Amélie ! La mission secrète que j'avais reçue dans ce pays est enfin terminée. J'ai repris mon rang dans cette armée républicaine où le désir de vous protéger vous et votre père m'avait jeté. Oh ! merci mille fois de n'avoir pas dévoilé mon secret ! Tout eût été perdu ; votre père exaspéré eût fini par découvrir le lieu de ma retraite ; il eût rendu impossible la mission que j'avais reçue de faire une carte de ce pays que j'ai habité si longtemps, et de cette mission, Amélie, dépendait ma vie, comme vous le savez... J'avais été dénoncé comme aristocrate. Je parvins à faire taire mes accusateurs ; mais on exigea une preuve de mon civisme : on demanda cette carte en témoignage de la bonne foi de mes opinions ?.. Je ne pouvais plus refuser, parce que déjà dans une de mes rapides excursions ici vous m'aviez appris que vous seriez bientôt mère. . et je devais me conserver pour vous, pour notre enfant. J'arrivai donc, je restai caché chez mon ancien ami Torcy et j'achevai ce travail dont notre vie à tous devait être la récompense... Mais

enfin, Amélie, j'ai repris mon crédit ; je puis vous épouser, depuis que la mort funeste de votre père a levé tout obstacle, et maintenant avec vous, avec notre fils nous pourrons. . .

—Charles, oh ! Charles, pourquoi n'ai-je pu dévoiler ce secret plus tôt ? peut-être mon père existerait encore. . .

—Votre père, Amélie, je viens pour le venger. Je me suis fait investir de pleins pouvoirs par le général en chef de l'armée républicaine pour poursuivre cette affaire ; aujourd'hui même mon bataillon sera ici et alors. . . Mais laissons des sujets si sérieux et si tristes, Amélie ; parlez-moi de nous, de notre enfant que je n'ai pas encore embrassé !

Amélie devint toute pâle à ce moment d'ici.

—Eh bien, où est-il donc ? demanda le jeune militaire en regardant avec étonnement autour de lui ; on m'avait dit. . .

—Mon ami, dit Amélie avec un embarras mortel, il n'est pas ici. . . de puis trois jours. . .

—Vous n'avez pas gardé votre enfant près de vous, dit le commandant d'une voix sévère ; vous avez consenti à vous en séparer, à le confier aux soins d'une autre femme. . . Eh bien, donnez des ordres, qu'on le fasse venir ici sur-le-champ ! Je l'aime aussi, moi, et mon enfant. . . Oh ! je l'aime. . . plus que vous peut-être !

—Charles, par pitié, ne m'accablez pas, notre fils. . .

—Et bien ?

—Je ne sais ce qu'il est devenu,
Et elle tomba à genoux.

Charles resta un moment silencieux et comme étourdi par ce malheur inattendu. Puis peu à peu la plus épouvantable colère prit la place de cet abattement passager. Il attacha sur Amélie un regard étincelant et la releva d'une main en lui disant avec une rage concentrée :

—Vous ne savez ce qu'il est devenu ? Et c'est là tout ce que vous me répondez, quand, après tant de chagrins, de fatigues et de périls, je viens plein de joie et d'espérance pour voir, pour embrasser mon enfant ? Qui donc devait veiller sur lui si ce n'est vous ; qui devait le défendre au péril de sa vie si ce n'est vous ; qui devait me le présenter et le mettre dans mes bras, à moi, son père, si ce n'est vous, madame ? Mais, au moins, existe-t-il encore ? Quels dangers faut-il affronter pour le voir, pour l'embrasser ? . . . Parlez ! mais parlez donc ! Vous ne comprenez donc pas mon inquiétude ? . . . Mauvaise mère !

A ce dernier reproche la pauvre Amélie fut tombée sans connaissance si, par un énergique effort de sa volonté, elle n'eut maîtrisé la nature déaillante afin de repousser cette accusation.

—Charles ! par pitié, reprit-elle en joignant les mains, ne me condamnez pas s'en m'entendre ! C'est pour éviter un crime à mon père que je me suis séparée de mon enfant, que je l'ai confié à un inconnu dont le cœur me paraissait bon, et qui d'ailleurs devait remettre notre fils à un ami commun, Charles ! mon père l'eût tué. . . il l'eût tué. vous dis-je. Mais vous ne comprenez donc pas ?

Le commandant était trop aveuglé en ce moment par la douleur et la colère, pour prêter l'oreille aux excuses et aux protestations de la jeune femme.

—Est-ce que vous n'auriez pas su le défendre vous-même, s'écria-t-il impétueusement ; est-ce qu'une mère qui défend son enfant n'est pas plus forte qu'une armée, plus terrible qu'une lionne ? Est-ce qu'un père, aussi dur et impitoyable qu'il soit, aurait eu le courage de venir arracher son petit-fils des bras de sa fille pour l'étouffer ? Et si l'aïeul avait eu réellement cet affreux dessein, la jeune fille ne pouvait-elle s'échapper, seule, à pied, n'emportant que son enfant, sourde aux cris et aux menaces, fière, heureuse, forte avec son précieux fardeau ? . . . Confessez vos fautes, madame, et ne les excusez pas ; en les confessant, peut-être trouverons-nous un moyen de les réparer, s'il en est temps encore. . . Parlez ; à qui avez-vous confié mon enfant ? qu'en avez-vous fait enfin ? Oh ! voilà donc ce malheur que vous n'osiez m'écrire, et auquel dans mes mortelles inquiétudes je n'avais même osé penser !

Amélie rassembla toutes ses forces pour raconter en peu de mots ses angoisses, ses luttes maternelles de chaque jour avec le marquis ; puis elle vint à la scène violente qui avait eu lieu en présence du colporteur, à l'impérieuse nécessité où elle s'était trouvée de confier son enfant à cet homme. Enfin, arrivée à la catastrophe finale, elle dit comment un des paysans qui suivaient le marquis au moment où il tomba mort, avait vu le colporteur emporter un objet blanc qui pouvait être un enfant nouveau-né.

—Oh ! il nous reste encore de l'espérance, s'écria Charles que cette dernière circonstance comblait de joie ; mais cet homme, ce colporteur qui, je le vois, Amélie, malgré vos réticences, n'a fait que se défendre contre votre père, cet homme épouvanté du coup qu'il venait de frapper, aura quitté le pays pour échapper à la vengeance de la loi, il se sera enfui dans quelque autre province. ignorant combien il se ferait pardonner de crimes en nous rendant notre fils. . . et moi qui ai fait mettre sa tête à prix ! moi qui l'ai forcé de chercher les retraites les plus cachées, les plus impénétrables ! Mais n'importe, il faut que je retrouve mon fils. . . Dans quelques instans, sans doute, mon détachement, que je n'ai devancé que de quelques heures va arriver,

et alors je me mettrai à la tête de mes soldats, je fouillerai toute la contrée, buisson, chaumière, ... et nous réussirons peut-être.

—Charles, je vous accompagnerai partout, je vous suivrai partout dans cette sainte recherche. Oh ! j'aime mon fils aussi, allez ! Si vous saviez combien je l'ai pleuré pendant ces trois mortelles journées qui viennent de se passer. Oui, je vous suivrai, je partagerai toutes vos fatigues... et si, pour revoir mon fils vivant, pour l'embrasser un instant plus tôt, il faut courir les plus grands dangers, exposer ma vie, vous verrez si j'ai mérité que vous m'appeliez mauvaise mère !

Le commandant lui prit la main avec douceur.

—Pardonnez-moi ma cruauté Amélie ; la douleur rend égoïste et méchant, j'ai été injuste envers vous.

En ce moment un bruit de tambours et des voix nombreuses se firent entendre dans l'avenue du château ; c'était le détachement d'infanterie que Charles devait commander.

—Les voici enfin, dit-il en se préparant à sortir ; Amélie, dans une heure nous saurons ce que nous avons à craindre ou à espérer...

La jeune fille, qui s'était mise instinctivement à la fenêtre pour voir les défenseurs qui lui arrivaient, poussa un cri subit en retenant Charles.

—Nous le saurons avant une heure ! s'écria-t-elle en désignant la fenêtre ; c'est lui... je l'ai reconnu... là, au milieu de vos soldats.

Le commandant courut à la fenêtre à son tour.

—De qui parlez-vous donc, Amélie ?

—Mais vous ne voyez donc pas ? vous ne reconnaissez donc pas, là dans ce groupe, cet homme pâle... le bras en écharpe ! C'est Torcy !

—C'est Dieu qui nous l'envoie ! Allons, Amélie, allons, vite, et s'il nous apprend un malheur, il y a du courage, je vous resterai toujours...

Tous les deux s'élançèrent dans l'escalier, et un moment après ils parurent sur l'esplanade. La place était couverte de monde. Les soldats étaient rangés en bon ordre en face de la grille, et malgré l'aspect délabré de leurs vêtements, leurs figures guerrières et leur attitude calme imposaient à la foule éparse autour d'eux. Les habitants du village examinaient avec curiosité ces hommes infatigables qu'ils avaient vu plus d'une fois peut-être sur le champ de bataille ; mais aucune parole, aucun geste, aucun cri ne vint troubler la tranquillité des soldats. Les Vendéens échangeaient en silence des regards inquiets ; car ils sentaient qu'en cas d'altération ils ne seraient pas les plus forts.

Quand Charles et Amélie parurent sur la place, les soldats portèrent les armes et rendirent les honneurs militaires à leur commandant. De leur côté les paysans se découvrirent tous en présence de Mlle de la Fougeraie, qu'ils considéraient comme leur seule maîtresse depuis la mort du marquis ; mais ni le commandant ni Amélie ne remarquèrent ces preuves de respect et d'affection. Tous les deux n'avaient qu'une pensée ; dans cette foule si diverse, ils ne virent qu'une personne, le chevalier de Torey qui, caché dans un groupe d'officiers, parlait avec chaleur à un personnage confondu dans la foule. Comme nous l'avons dit, il semblait souffrir d'une blessure récente et portait le bras en écharpe.

Le premier mouvement de Charles fut de l'embrasser avec effusion ; mais Amélie ne laissa pas aux deux amis le temps de se livrer à leurs épanchemens.

—Monsieur, dit-elle d'une voix halclante, par pitié répondez-moi... mon enfant, qu'est-il devenu ?

—Il existe, madame ; et bientôt, je l'espère, vous allez le revoir...

La pauvre mère était si émue qu'elle ne pouvait plus prononcer une parole ; la joie la suffoquait.

—Oh ! merci mon ami, dit le commandant ; tu nous rends la vie ? Mais pourquoi ne nous avoir pas transmis plus tôt cette bonne nouvelle, pourquoi nous avoir si longtemps laissé trembler et pour toi et pour lui ?

—Oh ! moi, dit le chevalier avec un sourire, j'avais de bonnes raisons pour cela... Quand vos drôles sont venus incendier Trésières, j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper... J'y suis parvenu enfin, mais j'ai reçu une balle qui m'a fracassé le bras. Je me rendais cependant à Fontenay pour te prévenir de ce qui se passait, mais mes forces me trahirent à quelques lieues d'ici ; je tombai devant une chaumière où on me prodigua les soins les plus empressés. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu me lever et que j'ai appris la mort du marquis. Tes braves passaient devant la maison où j'étais, je me suis joint à eux espérant vous trouver ici !

—Oh ! monsieur, que de reconnaissance !...

—Il est quelqu'un à qui vous en devez plus encore qu'à moi.

—A qui donc ?

Torey fit signe au personnage avec lequel il causait un moment auparavant de s'approcher. Celui-ci obéit, et tous les assistans reconnurent avec étonnement qu'il portait le costume bien connu de Tou-en-Cuir ; mais l'étonnement devint plus grand encore quand le capuchon s'enleva

tout à coup et laissa voir la figure calme et joviale de Courtin le colporteur.

—C'est mon drôle de cette nuit ? dit le commandant stupéfait.

—C'est celui à qui j'ai confié mon fils... C'est celui qu'on accuse d'avoir tué mon père murmura la jeune femme en détournant involontairement les yeux.

—C'est un homme généreux dont le dévouement mérite tous vos éloges ! dit Torcy avec force ; ne vous souv. nez-vous pas qu'il vous avait juré de défendre votre enfant mêm. contre votre père ? il a tenu parole.

Torcy parla bas quelques instans à Charles Fougeraie, qui répondit toujours par un signe d'assentiment. Une foule considérable s'était amassée autour des acteurs de cette petite scène, et tous les regards étaient fixés sur eux. Quand la courte conférence de Torcy et du commandant fut terminée, le colporteur à son tour, dit à l'oreille du chevalier de Malte :

— Lui avez-vous fait mes conditions ?

— Oui.

— Et il les accepte ?

— Oui.

Alors Courtin se plaça en face du commandant et dit à voix haute :

— Citoyen commandant, je sais quelle est ta mission en venant ici ; tu cherches le meurtrier du ci-devant marquis de la Fougeraie ; c'est moi

L'audace de cet aveu fit pâlir de colère tous les paysans vendéens qui étaient rangés à l'entour du groupe principal ; plusieurs portèrent la main à leurs vestes comme pour chercher leurs couteaux. Mais le prudent Courtin n'avait pas touché à un pareil sujet sans prendre ses précautions. Il saisit le bras du paysan qui semblait le plus exaspéré et lui dit tout bas.

— Si un seul de vous fait un geste pour m'attaquer, je vous dénonce tous hautement au commandant comme incendiaires du château de Trézières ! Devant ses soldats il ne pourra vous faire grâce ;... les bleus, comme vous voyez, sont les plus nombreux, leurs armes sont chargées... prenez garde !

Le paysan à qui il venait de s'adresser, et qui n'était autre que le sacristain, le plus coupable de tous, frémit à cette menace et prononça à l'oreille d'un de ses voisins quelques mots qui circulèrent de proche en proche parmi les paysans. Ils se calmèrent comme par miracle et redevinrent muets et attentifs. Courtin se rapprocha de Charles :

— Tu declares citoyen commandant, reprit-il d'une voix haute et distincte de manière à être entendu de tous les assistans, que d'après les ren-

seignemens que t'ont été donnés par moi et par et le citoyen Torcy ici présent, c'est par suite d'un malheur et d'un malentendu qui ne peut m'être imputé, que j'ai donné la mort au citoyen Fougeraie, ci-devant marquis, et que je ne puis être poursuivi pour ce meurtre involontaire...

— Je le déclare sur l'honneur, dit le commandant du même ton ; et un sauf-conduit te sera accordé pour aller où tu voudras... quand tu m'auras rendu mon enfant, ajouta-t-il plus bas.

— Je vois que j'ai bien fait de prendre des garanties ! dit le colporteur, en souriant avec malice. Et bien suivez-moi, votre fils vous sera remis.

Il donna des ordres à ses officiers pour que les soldats fussent provisoirement casernés dans le château ; Amélie de son côté chargea un de ses domestiques de mettre à leur disposition toutes les provisions de la maison.

— Mais, dit Torcy au colporteur, ne pourriez-vous envoyer quelqu'un à Tout-en-Cuir pour lui ordonner de rapporter cet enfant ici.

— Tout autre que moi qui se rendrait à la cabane de Tout-en-Cuir trouverait la cabane vide et l'enfant disparu, et Dieu sait où et quand on pourrait les retrouver... Oh ! mon plan était bien combiné, allez !

— Eh bien, eh bien, partons ! dit Amélie avec courage.

— Quoi ! ma bien aimée, vous voulez nous suivre, malgré votre état de faiblesse, vos souffrances ?..

— Je vous précéderai tous, Charles !

Ce fut vainement qu'on chercha à la détourner de ce projet ; elle résista avec opiniâtreté, et il fallut consentir à ce qu'elle exigeait. Torcy, à cause de sa blessure que la marche venait d'envenimer encore, ne pouvait se remettre en route ; il resta au château pour en faire les honneurs aux officiers républicains en attendant le retour du commandant.

La petite caravane se mit donc en route pour se rendre à l'habitation de Tout-en-Cuir. Courtin s'avancait le premier, du pas relevé et égal qu'il avait dans ses voyages, le dos courbé comme s'il eût eu encore sur le dos la bienheureuse balle dont il voyait les produits parer les paysans et les paysannes du hameau. Il avait rabattu son capuchon pour se garantir du soleil qui bruillait en ce moment de tout son éclat et les Vendéens ne pouvaient voir les regards furibonds qu'il lançait sur eux en reconnaissant les différents objets dont ils se faisaient impudemment une parure. Après lui venait Amélie soutenue d'un côté par le commandant, et de l'autre par la gouvernante Jeannette qui n'avait pas voulu la quitter. Les deux fiancés s'entretenaient à voix basse tout en

marchant, et leurs yeux brillaient de joie et d'espérance. Quelques paysans, parmi lesquels se trouvait le sacristain, venaient ensuite, curieux de savoir ce qui allait se passer et ne voulaient pas laisser leur jeune maîtresse sans escorte, dans le court trajet qui les séparait de la cabane du colporteur.

Plusieurs fois Courtin pria le commandant de les renvoyer ; mais son insistance même excita la défiance de Charles, qui craignait encore que le colporteur ne lui échappât sans tenir sa promesse. D'ailleurs on s'aperçut bientôt de la nécessité d'avoir des guides nombreux qui pussent aider les voyageurs au besoin. L'orage de la nuit précédente avait bouleversé la campagne : à chaque instant de profonds ravins ou de vastes flaques d'eau interceptaient la route. Amélie, qui dans son impatience maternelle ne voulait reculer devant aucun obstacle, eut mis ses compagnons de route dans de cruels embarras, si les paysans n'avaient pris dans leurs bras leur jeune maîtresse et sa gouvernante et ne les avaient transportées jusqu'aux endroits praticables du chemin.

Après deux heures de cette marche lente et pénible à travers des torrens et des amas de boue où l'on enfonçait quelquefois jusqu'à mi-jambe, les voyageurs arrivèrent à une partie plus montueuse et dont le terrain plus ferme avait résisté aux ravages des eaux pluviales. Le secours des Vendéens devenait donc inutile, et Courtin insista sérieusement pour qu'ils fussent renvoyés à la Fougeraie, alléguant pour raison que Tout-en-Cuir qui veillait sans doute à la porte de sa cabane, pourrait se laisser effrayer par la vue de tant de monde et s'enfuir dans les bois avec l'enfant avant leur arrivée, ce qui eût certainement entraîné de nouveaux retards. Le commandant réfléchit, à part lui, que deux hommes seulement suffiraient pour veiller sur son guide que lui-même, du reste, ne perdait pas de vue, et il congédia le reste de la troupe en disant d'une voix sévère :

— Gars de la Fougeraie, M^{lle} Amélie vous remercie de vos soins, mais ils ne nous sont plus nécessaires. Votre zèle peut atténuer les fautes que vous avez commises quand vous êtes allé brûler le château de Trézières, mais il ne les excuse pas ; allez m'attendre à votre village : ce soir vous saurez ce que j'ai décidé sur vous.

Les paysans s'arrêtèrent consternés à cette vive allocution du chef républicain, et ils saluèrent la petite caravane, qui continua sa route.

— Charles, dit la jeune fille aussitôt qu'ils ne furent plus à portée de l'entendre, comptez-vous réellement agir de rigueur avec ces malheureux ? Oubliez-vous quel était leur chef au moment ?..

— Rassurez-vous, Amélie, murmura le commandant en souriant, je ne veux que les effrayer,

et ils en seront quittes ce soir pour une admonestation fraternelle... Je ne puis aujourd'hui sévir contre personne... et pourtant, ma bien-aimée, je tremble quand je songe au compte que j'aurai à rendre de ma mission lorsque je retournerai au quartier-général... On m'accusera de tiédeur, on me reprochera de n'avoir pas exercé ce qu'on appelle là-bas des *rigueurs salutaires*... Au fait, tous ces gens là sont des traitres ou des meurtriers : je devrais faire un exemple !..

— Pardieu ! pensait Courtin, qui, à quelques pas, écoutait d'un air indifférent ce dialogue, j'ai bien fait de prendre des garanties ! Oh ! bienheureux petit gars, je ne te maudis plus autant qu'autrefois ! Sans toi ton père m'eût fait fusiller pour l'exemple !

Pendant les paysans de la Fougeraie n'avaient pas repris la route du village, comme le leur avait ordonné le commandant en les congédiant. Les dernières paroles du chef républicain les avait frappés de terreur et ils ne doutaient nullement que sa justice ne dût s'exercer le soir même sur les coupables, et ils l'étaient tous. Ils formèrent donc sur le lieu même une espèce de petit conseil, présidé par le sacristain, afin de savoir s'ils devaient gagner le village pour attendre le châtimement dont on les avait menacés ou s'enfuir dans la campagne jusqu'à ce que les soldats eussent quitté le voisinage ; aucun de ces deux plans ne prévalut.

— Ecoutez, gars de la Fougeraie, dit le sacristain, leur oracle ordinaire, il y a peut-être un moyen de toucher le cœur de M. le commandant, si Dieu et la sainte Vierge veulent bien nous prêter assistance ? Vous savez où il va le commandant avec notre maîtresse que Dieu garde.

Depuis trois jours, l'histoire de la séduction d'Amélie, de la vengeance impuissante du marquis avait été le sujet de toutes les conversations dans les chaumières de la Fougeraie. Ce qu'ils avaient vu et entendu sur la place du château avait suffi pour mettre au fait de cette longue histoire tous les assistans.

— Oui, répondit l'un d'eux, ils sont chez Tout-en-Cuir chercher leur enfant... car elle s'est laissée tromper, votre jeune maîtresse, et c'est une tache pour cette sainte famille !

— Qu'est-ce que cela te fait à toi ? dit le sacristain, fidèle à son admiration à toute épreuve et à son respect religieux pour tout ce qui portait le nom de la Fougeraie ; est-ce à toi de juger ta maîtresse ? Oui, ils vont chez Tout-en-Cuir... Mais il faut que nous y soyons avant eux.

— Pourquoi cela, monsieur le sacristain ?

— Pourquoi ? Parce que le commandant de M^{me} la marquise paraissent aimer comme leurs yeux cet enfant qu'ils croyaient perdu et qu'ils

vont retrouver ; parce que si nous sommes les premiers à présenter le petit gars au commandant, et si nous lui disons : " Commandant, faites grâce aux gars de la Fougeraie, au nom de votre enfant que voici," M. le commandant, ni Mme la marquise ne sauront rien nous refuser ! Le commandant est un la Fougeraie aussi, et quoi qu'il fasse le méchant devant les autres, ils est *bon* au fond du cœur ! Du moment que les bleus ne seront plus là,... il nous pardonnera tout...

Ce moyen chevaleresque qui était dans le goût et les idées des paysans vendéens, excita au plus haut point l'admiration des auditeurs. Tous applaudirent avec enthousiasme à l'expédient proposé par le sacristain.

—C'est dit, répondirent les vendéens.

—Et bien, *égaillez-vous* tous, chacun de son côté... Nous nous retrouverons chez Tout-en-Cuir le sorcier, dont Dieu nous préserve.

Tous se mirent à fuir vers la forêt, avec agilité, prenant toutes les précautions imaginables pour ne pas être aperçu des voyageurs et pour arriver à temps.

Un quart-d'heure après, Courtin et la petite société qui l'accompagnait arrivaient en suivant le chemin ordinaire au sommet de la colline qui, nous le savons, s'élevait devant la cabane du colibert. De là, on apercevait un vaste paysage dont la forêt de Pouzuges formait l'arrière-plan et dont la cabane de Tout-en-Cuir occupait le centre. Un brillant soleil permettait de distinguer les objets à une grande distance ; l'air était pur, transparent comme il arrive parfois le lendemain d'une tempête.

—Amélie, dit le commandant dans un transport de joie en désignant la bienheureuse chaumière, regardez ; c'est là qu'est notre enfant !

Cependant Courtin ne semblait pas aussi satisfait de ce qu'il voyait en bas de la vallée. Il s'était arrêté, et plaçant une main devant ses yeux pour se garantir du soleil qui l'éblouissait, il regardait avec attention ce qui se passait au-dessous de lui. Bientôt il passa une exclamation de mécontentement et dit au commandant du ton de l'inquiétude.

—Commandant, je ne me trompe pas. Voyez-vous ce groupe d'hommes qui s'avancent vers la chaumière ? Ce sont vos gars de tout-à-l'heure ; ils n'ont pas obéi à vos ordres ; ils ont voulu vous désarmer par un excès de zèle... Pourvu qu'il ne résulte pas de tout ceci un nouveau malheur !

La voix lui manqua tout à coup. La porte de la chambre venait de s'ouvrir, et un homme, revêtu d'un costume semblable à celui que Courtin portait en ce moment, parut sur le seuil, tenant dans ses bras quelque chose qu'on ne pouvait distinguer à cause de la distance. Il sem-

bla mesurer du regard ce qui le séparait encore de groupe de paysans, et il se précipita vers la forêt avec son fusil.

—C'est lui s'écria Courtin avec angoisse, c'est mon pauvre Jérôme ! Il tient fidèlement sa parole... Il ne veut pas rendre sans mon ordre le dépôt que je lui ai confié ! Mais les autres le poursuivent... ils lui coupent le chemin de fuite !... Ah ! mon Dieu ! il vient de tirer un coup de pistolet sur l'un des assaillans... il l'a tué... Non, les paysans se relèvent ; il n'est que blessé à la jambe.

—Mais je ne vois pas mon fils...

—Attendez... Ils lui ont décidément coupé le passage ; il est obligé de battre en retraite ; il entre dans sa chaumière... Il ferme la porte sur lui... Et maintenant, marchons, marchons bien vite, pour éviter de plus grands malheurs encore... Mon pauvre Tout-en-Cuir ! Oh ! s'il lui arrivait malheur à cause de moi, je mourrais de douleur !

Ils descendirent rapidement le revers de la colline. Au moment où les arbres qui ombrageaient le chemin disparurent tout-à-coup et leur permirent de voir ce qui s'était passé pendant ce trajet, Tout-en-Cuir était désarmé et terrassé par plusieurs paysans qui le frappaient avec rage. Derrière eux la porte de la chaumière était ouverte, et cependant aucun de ceux qui avaient poursuivi le colibert n'osait entrer ; il semblait au contraire que tous s'éloignassent avec effroi. Dans le premier moment, Courtin ne songea qu'à son ami :

—Arrêtez ! arrêtez ! s'écria-t-il d'une voix terrible ; si quelqu'un porte un coup de plus à ce malheureux, je jure...

—Il a tiré sur nous, dit un des agresseurs en montrant le sacristain qui pensait une blessure à la jambe, que lui avait faite Tout-en-Cuir un instant auparavant.

—Pourquoi n'a-t-on désobéi ? dit Charles avec sévérité.

Les Vendéens laissèrent Jérôme, mais ils avaient eu le temps de satisfaire leur vengeance. Le malheureux chasseur de vipère avait été frappé de plusieurs coup de couteau et son vêtement de cuir était couvert de sang.

—Mais mon enfant ! s'écria la jeune femme en cherchant à écarter les paysans pour pénétrer dans la chaumière ; il est là, n'est-ce pas ! il ne peut être que là...

—Entrons ! dit le commandant.

Il jeta un regard rapide dans la cabane et devint blanc comme un linceul en reculant avec terreur.

—Mais qu'y a-t-il donc ? s'écria Amélie en regardant à son tour.

L'aire battue qui formait le sol de la cabane était couvert de vipères hideuses et irritées. Les uns s'étaient en cercles au milieu de la pièce, d'autres se dressaient sur la queue et bondissaient en sifflant, d'autres s'enlaçaient déjà aux colonnes du lit et se balançaient dans l'air ; partout des têtes triangulaires, des yeux anglaux, des langues rapides et acérées. Soixante serpens, toute la chasse de Jérôme pendant une semaine, étaient disséminés dans une chambre de huit pieds carrés.

— Des serpens ! reprit la jeune femme en faisant un pas en arrière presque malgré elle. Oh ! il n'est pas là, dites-moi qu'il n'est pas là . .

Les paysans baissèrent la tête d'un air consterné sans répondre.

Pendant ce temps Courtin n'était occupé que du pauvre colporteur évanoui, il avait mis un genou en terre près de lui, et il cherchait à étancher le sang qui coulait en abondance de ses blessures.

Jérôme, disait-il d'une voix déchirante, mon bon Jérôme, c'est moi . . Courtin, votre ami. Il ne me répond plus . . Oh ! les misérables l'ont assassiné et c'est moi qui en suis la cause !

Cependant le son de cette voix parut opérer un miracle de réaction sur le malheureux parti. Il rouvrit lentement ses yeux et son regard mourant s'attacha sur le colporteur ; un sourire plein de douceur et de résignation passa sur ses lèvres déjà livides, et il soupira de sa voix douce et enfantine en cherchant dans le vide la main du marchand.

— Mon ami . . êtes-vous content de moi ?

Amélie se rapprocha d'eux avec impétuosité.

— Qu'a-t-il fait de mon fils ? s'écria-t-elle en désignant le blessé ; il ne l'a pas laissé exposé . .

— Que nous importe votre enfant, qui porte malheur à tous ceux qui le touchent ! s'écria le colporteur ; prenez le donc, madame, et laissez deux amis dont l'un va mourir se dire un dernier adieu . .

— Mais vous ne savez pas que là, dans cette chaumière . . des serpens . .

Ce seul mot suffit pour faire comprendre au colporteur la vérité toute entière ; il se redressa :

— Malheureux ! s'écria-t-il, qu'avez-vous fait ? . .

Le colporteur se souleva péniblement sur le coude et dit d'une voix faible et entrecoupée :

— L'enfant n'a rien à craindre . . il est dans la seconde pièce de la cabane . . la porte est fermée . . Mon ami, continua-t-il en se retournant vers le colporteur, ne vous voyant pas avec les gars, j'ai cru qu'ils voulaient employer la force . . J'ai cherché à fuir, mais il m'ont arrêté . . Alors

no sachant comment leur enlever l'enfant, je suis entré dans la cabane, j'ai ouvert la coupape . . comme le jour où les bleus étaient venus . . ici.

Et il se laissa aller épuisé dans les bras du colporteur.

— Mais, reprit la jeune femme, pleine d'anxiété, est-il bien vraie que mon enfant soit en sûreté ? ne serait-il pas possible que quelqu'un de ces affreux reptiles ne pénétrât par dessous la porte jusqu'à l'endroit où est mon fils ? parlez ! . . oh ! hâtez-vous, il en est temps peut-être encore . .

Le colporteur resta un moment sans répondre, comme s'il n'avait pas entendu. Puis il attacha un regard mourant sur Courtin, qui fondait en larmes, et se laissa tomber tout-à-fait en répétant encore : — Mon ami !

Ce fut en prononçant ce mot, qui semblait rempli pour lui de délices ineffables, qu'il rendit le dernier soupir.

En ce moment la voix du commandant se fit entendre dans l'enclos qui était derrière la chaumière.

— Par ici, mes amis, nous n'avons à percer qu'une mince muraille pour arriver à la chambre où se trouve mon fils ! A l'ouvrage ! tou de suite ! Apportez vos couteaux, il s'agit seulement de faire une ouverture assez large pour le passage d'un homme . . Courage, nous le sauverons !

Tous les paysans se précipitèrent dans le petit enclos, se préparant à se faire des outils de tout ce qu'ils avaient à leur portée.

— Non, non, dit la jeune mère ; vous arriveriez trop tard peut-être . . la chute d'une pierre pourrait le blesser . . Il faut que quelqu'un se dévoue pour le sauver, et ce sera moi qui me dévouerai.

— Amélie s'écria le commandant d'une voix terrible, en se précipitant à travers la haie épaisse pour arriver plus vite près de sa femme et l'empêcher de mettre à exécution ce projet, Amélie . . je vous défends . .

Mais la jeune femme s'élançait déjà vers la chaumière dont la porte était ouverte toute grande.

— Arrêtez, madame, je vous en prie, dit Courtin en courant après elle ; c'est vous exposer à un danger terrible, inévitable.

Amélie ne l'entendait plus ; elle s'était précipitée dans la chaumière ; elle avait traversé la première pièce au milieu des siffemens des serpens irrité par cette audace, et elle avait pénétré dans l'obscur réduit où était le berceau de son fils.

Tous les paysans étaient revenus sur le devant de la cabane, pâles du courage de cette

jeune fille. Deux des plus robustes retenaient le malheureux Charles, qui, fou de terreur, voulait s'élançer à la suite d'Amélie. Courtin, le corps penché à moitié dans l'intérieur de la cabane, écartait doucement avec un long bâton qu'il avait arraché des mains d'un des assistans, les vipères qui auraient pu se trouver sur le passage de la jeune fille quand elle allait revenir avec son précieux fardeau. Tous les autres étaient immobiles comme des statues et on eût pu entendre les battemens de leurs cœurs. Une demi-minute s'écoula ainsi.

Tout-à-coup un cri de joie partit de toutes les bouches. La jeune femme, l'œil animé, un sourire de bonheur sur les lèvres, venait de reparître élevant au-dessus de sa tête cet enfant qui lui avait déjà coûté tant de larmes. Elle franchit, légère comme une gazelle, les épouvantables reptiles qui se dressaient sur ses pas, et elle vint tomber saine et sauve dans les bras de son époux.

—Amélie, s'écriait le jeune homme hors de lui en les couvrant de baisers et de larmes, elle et son enfant, Amélie, qu'avez-vous fait ? A quels affreux périls....

—Charles, dit la jeune femme en lui présentant son fils d'un air solennel, souvenez-vous que vous m'avez appelée mauvaise mère!....

Quelques moments après, Charles et Amélie se reposaient sur l'herbe de tant de fatigues et d'émotions. L'enfant passait des bras de la mère à ceux de son père, souriant à tous les deux. Les paysans rangés respectueusement à l'entour admiraient cette petite scène de bonheur conjugal.

A quelques distance seul et agenouillé devant le corps du pauvre paria, le colporteur versait en silence de grosses larmes.

Charles Fougeraie se leva et s'approcha avec tout son monde de Courtin qui ne se retourna pas pour les regarder.

—Brave homme, lui dit-il avec douceur, que désirez-vous pour récompense ?

—Une sépulture honorable pour ce malheureux ! répondit-il en posant une main sur le cadavre de son ami

—Il l'aura.... Et vous ?

—Pour moi.... un sauf-conduit qui me permette de quitter ce pays où je ne reviendrai jamais.

—Tu feras bien, murmura une voix menaçante à son oreille ; les bleus ne seront pas toujours la pour te défendre. . et je sais que tes croix bénites par le pape ne préservent par des balles ? surtout des balles des sorciers.

C'était le sacristain qui avait eu la jambe fracturée par le coup de feu de Tou-en-Cuir.

ELIE BERTHET.

RAPPROCHEMENTS ÉTRANGES.

I.

Il y a eu dans la vie de Napoléon de singuliers rapprochemens.

Dans le traité qu'il avait passé avec la cour de Naples, en février 1801, alors qu'il n'était que premier consul, il avait insisté spécialement sur la cession à la France de l'île d'Elbe. Une note écrite de sa main en faisait une condition impérieuse. L'île d'Elbe, par une sorte de fatalité, semblait lui plaire. Située vis-à-vis de la Toscane, elle lui rappelait des souvenirs de famille. "Il nous faut l'île d'Elbe," écrivit-il à son ministre à Florence. Rapprochement singulier !... Napoléon souhaitait en ce moment, comme station maritime, l'île d'Elbe dans la Méditerranée et l'île Sainte-Hélène dans l'Océan !....

Après les événements qui suivirent la brillante campagne de Marengo, le premier consul comprenant que la victoire et la paix n'étaient pas les seuls liens qui dussent lui rattacher les esprits, songea à diriger l'administration intérieure, de façon que l'intérêt, la gloire et la prospérité du pays fussent également satisfaits. Il imagina une expédition maritime toute scientifique qui fut confiée au capitaine Baudin, aujourd'hui vice-amiral. Elle se composait des corvettes le Géographe et le Naturaliste : il ne s'agissait de rien moins que de tenter le tour du monde.

Le capitaine Baudin partit en emmenant avec lui plusieurs savans distingués, parmi lesquels le jeune Bory de Saint-Vincent, à présent colonel d'état-major, alors naturaliste fort habile et de plus dessinateur distingué.

L'expédition eut tout le succès qu'on pouvait attendre de pareils hommes. Elle recueillit les plantes les plus rares, rapporta des animaux inconnus en Europe, tels que les kangoroos, les cygnes noirs et ces beaux casoars des Indes, au plumage éclatant, que l'on admire au cabinet d'histoire naturelle.

Dans le cours de son voyage, l'expédition, selon le désir et les instructions précises de Napoléon, relâcha à Sainte-Hélène. M. Bory, à qui son grade donnait le droit d'être reçu par les autorités de l'île, fut très bien accueilli du gouverneur, qui était alors un autre personnage que sir Hudson Lowe.... Le gouverneur de Sainte-Hélène en 1802 était un homme bien né : à une instruction solide il joignait une éducation parfaite ; aussi reçut-il nos savans avec cette hospitalité bien entendue qui distingue l'aristocratie

anglaise. On ignorait encore la rupture du traité d'Amiens. M. Bory dînait presque tous les jours chez le gouverneur. Comme il herborisait et cherchait de préférence des minéraux ainsi que les productions relatives sa science favorite, il avait facilement obtenu la permission d'aller seul faire des excursions dans l'intérieur du pays, quoique l'autorité redoutât l'observation d'un savant et qu'elle ne voulût pas que les fortifications de l'île pussent être dessinées, car c'eût été livrer le secret de sa défense au public. En conséquence on prévint M. Bory qu'il pourrait aller ramasser des pétrifications et des pierres calcinées sur le sommet volcanisé des montagnes centrales, mais il lui fut prescrit de ne pas approcher des côtes.

Jusqu'alors M. Bory n'avait pas songé à lever le plan de l'île ; mais comme il était à cet âge où la défense provoque ordinairement la désobéissance, il n'eut plus qu'une pensée : celle de lever et d'emporter avec lui la carte de Sainte-Hélène malgré le gouverneur. Dès lors, le jeune naturaliste ne chercha plus de *mjçavées ardoisées*, mais il se mit à méditer le moyen de lever son plan. Il avait aperçu dans la salle de billard du gouverneur le tracé d'une carte de l'île. Dès ce moment le jeu de billard devint pour lui une passion. Chaque matin, après le déjeuner, il provoquait l'Anglais à ce noble jeu, sous le prétexte de lui démontrer mathématiquement la théorie des carambolages français :

—C'est surprenant, dit en lui-même le gouverneur après quelques séances ; c'est toujours lorsque mon jeune homme ajuste long-temps sa bille qu'il manque de touche de préférence.

C'est qu'au lieu de regarder sa bille, M. Bory dévorait des yeux le plan appendu au mur de la salle ; puis après une heure passée à cet exercice, il allait travailler au tracé de sa carte. Au bout d'une semaine elle était achevée au prix d'un nombre considérable de manques de touche. Cependant il n'en continua pas moins d'exécuter ce que les joueurs de profession appellent vulgairement des blocs *fumants*, des billes de *douceur* et des carambolages *sentis* ; mais peu à peu les séances devinrent plus courtes, et ce n'était plus lui qui manquait à toucher, mais le gouverneur lui-même, qui se trouvait incessamment collé sous bande.

—C'est incompréhensible, dit-il alors à part lui ; il me semble que depuis que mon jeune homme joue plus vite et apporte moins d'attention à son jeu, je joue moins bien, quoiqu'en m'appliquant davantage.

L'expédition revint en France, et le capitaine Baudin présenta au premier consul, à la Malmaison, les personnes qui l'avaient accompagné,

ainsi que quelques-unes des raretés scientifiques qu'elles avaient recueillies dans ce long et aventureux voyage. Napoléon fit au capitaine et aux savants l'accueil qu'il avait coutume de faire à ceux qu'il estimait et qu'il voulait honorer. En causant avec M. Bory, qui lui parla beaucoup de Sainte-Hélène, il lui témoigna le désir de voir la carte qu'il avait levée. . . . Celui-ci la tira de son portefeuille et la lui présenta. Napoléon l'étendit sur un grand bureau d'acajou qui était dans le salon et se mit à l'examiner curieusement, tout en continuant de questionner l'auteur, qui lui nommait chacun des points que le premier consul lui désignait du bout du doigt. Lorsque le capitaine Baudin et sa députation prirent congé, Napoléon dit à M. Bory :

—Je désirerais que votre carte ne fût pas publiée avec la relation du voyage : c'est même important.

Celui-ci le promit en s'inclinant. Comme il était déjà arrivé à la porte du salon, Napoléon le rappela :

—Je réfléchis, ajouta-t-il, qu'il serait plus prudent de tenir cette carte sous clé ; laissez-la moi, je vous la rendrai plus tard.

M. Bory livra sa carte et se retira avec ses collègues, enchantés de la manière dont ils avaient été reçus. Quelques jours après cette réception, Napoléon faisait insérer dans les principaux journaux de la capitale, sous la forme d'un rapport adressé au ministère de l'intérieur par un capitaine de la marine de France, un extrait du voyage du capitaine Baudin, extrait dans lequel était encadrée la plus suave description de l'île Sainte-Hélène. Une de ces feuilles lui étant tombée sous la main :

—Ah ! ah ! fit-il en souriant, je sais ce que c'est que ce rapport : je le lirai une autre fois.

Et il le plaça dans le tiroir du grand bureau où il avait précédemment déposé la carte de M. Bory ; puis il n'y songea plus.

II.

Parmi les sites les plus remarquables des environs de Vienne, il y avait une vallée délicieuse que toutes les personnes attachées au service de Napoléon s'étaient empressées d'aller visiter tandis qu'il résidait à Schœnbrunn, après la campagne de Wagram.

Qu'on se figure le plus vaste jardin anglais qu'aurait pu créer la nature, seule, sans direction, sans plan. Une température délicieuse, des pelouses de velours, des sentiers arrondis qui s'élevaient en douces sinuosités jusqu'au sommet d'une colline verdoyante ; un ruisseau pur comme du cristal roulait en tournoyant à travers cette

vallée. Des ponts pittoresques et jetés au hasard, un suave parfum de plantes aromatiques dans l'air, et, sous les pas, des milliers de marguerites argentées et de pervenches gracieuses. Telle était cette vallée unique peut-être à vingt lieues à la ronde. Berthier, naturellement mélancolique, avait été souvent visiter ce délicieux séjour. Il en avait parlé plusieurs fois à l'empereur et lui en avait fait une description presque mythologique. Peut-être Napoléon l'avait-il traversée dans ses excursions matinales, mais trop rapidement sans doute pour se rappeler les lieux. On était déjà à la mi-octobre ; il devait bientôt quitter l'Autriche, car tout annonçait la prochaine conclusion de la paix. Cependant, avant son départ de Schœnbrunn, il voulut parcourir cette fameuse vallée, mais à son aise, sans escorte et au lever du soleil. En conséquence, il prévint le grand-maréchal qu'il eût à se tenir prêt le lendemain, à six heures du matin, pour l'accompagner dans une promenade qu'il ferait à cheval.

Ce jour-là le ciel se montra pur et magnifique ; à l'horizon on voyait un faible point lumineux se former, grandir, s'étendre et d'innombrables rayons surgir bientôt en longues lames dorées et flamboyantes... Napoléon sourit à ce jeu de la lumière comme un homme rendu par le Créateur au plus puissant des conquérants de la terre. Il montait Euphrate, un de ses chevaux favoris dont l'allure et la grâce lui plaisaient, et, suivi de Duroc, il arriva promptement à l'endroit qui lui avait été indiqué par Berthier. Là il examina silencieusement l'ensemble du paysage, gravit plusieurs sentiers, visita les ruines du vieux château et resta quelques instants immobile sur un monticule, pour mieux apprécier le mélancolique tableau qui se déroulait à ses regards comme un vaste panorama. L'automne est peut-être de toutes les époques de l'année celle où l'âme s'ouvre le plus facilement aux inspirations tristes, parce qu'il semble qu'avec la fin des beaux jours tout va finir. Contre son ordinaire, l'empereur n'adressa pas une seule fois la parole au grand maréchal, et, après une assez longue pause, il poussa tout-à-coup Euphrate, qui, sentant l'épéron, eut bientôt franchi la distance qui le séparait de Schœnbrunn.

En traversant les grands appartements, Napoléon trouva beaucoup de monde dans le salon de service, mais il ne parla à personne. Chacun remarqua qu'il était pensif, préoccupé, mais sans humeur. Au moment d'entrer dans son cabinet, apercevant le prince de Neufchâtel, il s'arrêta :

— Savez-vous, lui dit-il en souriant, que la vallée dont vous m'avez parlé si souvent est d'un calme admirable, et qu'on serait tenté d'y demeurer pour y finir ses jours ?

— C'est vrai, sire ; je me souviens même d'avoir exprimé un semblable vœu en présence de votre majesté.

— Allons donc ! fit l'empereur avec un léger mouvement d'épaule, vous préférerez toujours Gros-Bois, il y a du gibier ; mais cette vallée n'en est pas moins charmante : comment la nomme-t-on ?

— Sire, la vallée de Sainte-Hélène.

— La vallée de Sainte-Hélène ! s'écria Napoléon d'un ton de surprise, il me semble en avoir déjà entendu parler, mais autre part qu'ici ; oui, c'est quelque chose comme cela, ajouta-t-il en posant l'index de sa main gauche sur son front comme pour recueillir un souvenir confus ; puis relevant la tête et souriant à sa manière : Hé bien ! reprit-il, je ne m'en dédis pas ; je voudrais finir mes jours dans la vallée de Sainte-Hélène.

Et sur un signe, le major-général le suivit dans son cabinet. Persuadé alors ne fit attention à ces paroles prophétiques, et je ne les eusse pas rapportées si elles ne coïncidaient d'une façon bien étrange avec une autre vallée d'une autre Sainte-Hélène.

III.

L'empire s'écroula. Napoléon, près d'abandonner la Malmaison pour se rendre à Rochefort, songea à visiter quelques meubles renfermant d'anciens papiers que l'impératrice Joséphine, morte l'année précédente, avait religieusement conservés et auxquels ses enfants n'avaient pas touché par respect pour sa mémoire. Napoléon ouvrit le tiroir d'un grand bureau d'acajou qui lui avait servi alors qu'il n'était que premier consul, et y trouva la carte manuscrite de Sainte-Hélène que M. Bory de Saint-Vincent lui avait donnée quatorze ans auparavant, ainsi que le *Moniteur* dans lequel avait été insérée la pompeuse description de l'île. Frappé de l'idée que cette carte pourrait lui être utile puisqu'il allait s'embarquer, il la roula dans la feuille officielle et donna l'ordre de la placer dans une caisse contenant quelques livres. Toutefois il était loin de penser qu'il allait voir Sainte-Hélène, ce tombeau vivant qui lui avait semblé jadis le lieu le plus poétique de la terre, alors qu'il en désirait si ardemment la possession. Il croyait bien encore en ce moment échapper à ses ennemis. Toujours est-il qu'en quittant la France il emporta cette carte qui cinq ans après se trouvait étalée sur la table de la petite bibliothèque de Longwood.

Depuis quelques jours l'empereur, plus souffrant que de coutume, n'était pas sorti comme à son ordinaire. Il était seul dans la bibliothèque et lisait à haute voix un vieux *Moniteur* qu'il

tenait d'une main, tandis que de l'autre il suivait le dessin topographique de cette carte sur laquelle il jetait de temps en temps les yeux.

“ Citoyen ministre, était-il dit dans la feuille officielle, c'est de Sainte-Hélène, où nous avons relâché, que je vous écris, ou plutôt du paradis terrestre. Figurez-vous entre l'Afrique et l'Amérique, au milieu de l'Océan, à 600 lieues de toutes côtes, un jardin de six lieues de tour formé dans le creux d'un rocher, accessible d'aucun côté, si ce n'est par un seul point. Sur ce rocher le temps a amassé une couche de trois pieds d'une terre végétale des plus fertiles, dans laquelle croissent, au milieu du froment, les orangers, les figuiers et les grenadiers, à côté de l'arbre à café et parmi les légumes de la Provence et les fruits du nord. Au milieu de toutes ces richesses naturelles, des montagnes, qu'on aperçoit de vingt-cinq lieues en mer, s'élèvent couronnées d'arbres d'une éternelle verdure. De loin on s'imagine voir l'île de Calypso ; arrivé, on se croit transporté dans le séjour du bonheur. L'air y est pur, le ciel serein, et tout semble calme autour de vous. La santé brille sur le visage de tous les habitants, soit que le pays les ait vu naître, ou même qu'ils y aient apporté un tempérament épuisé par un long séjour dans les Indes-Orientales....”

A cet endroit de sa lecture, l'empereur, les lèvres pâles, le regard flamboyant, froissa le journal dans ses mains et le jeta loin de lui en s'écriant les dents serrées et d'une voix tremblante :

“ Mais tout cela n'est qu'un odieux mensonge ! ”

Et cependant depuis quatorze ans le climat n'avait pu changer ; le sol ne pouvait avoir pris un aspect différent. Quand l'empereur, par une lâche trahison, avait été jeté sur cette terre lointaine, les fleurs avaient toujours leur parfum, les grappes de lilacées du tropique, pendantes sur les torrents, n'avaient pas cessé de servir de nids aux colibris azurés ; mais hélas ! que ne change la captivité !... Dans une prison, le soleil n'a plus d'éclat, l'eau de la source est empoisonnée... Le supplice de Napoléon à Sainte-Hélène ne vint point tout entier du climat qui brûlait, du vent de mer qui filtrait à travers les châssis de Longwood, mais de cette contrainte incessante d'une âme sublime qui s'éteignait peu à peu sur un rocher, après avoir rêvé l'empire du monde !

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

FEMME PERDUE.

“ Dimanche dernier, treize septembre, entre dix et onze heures du soir, la femme bien-aimée du tailleur Stahle s'est perdue.

“ Cette femme, d'assez belle venue, est blanche comme le lait, avec des yeux bleus, un petit nez à la Roxelane et une chevelure d'un noir luisant comme les ailes d'un corbeau.

“ Elle est vêtue d'une robe grenat, d'un petit chapeau rose à fleurs, d'un châle vert-tendre et répond au nom de Sara.

“ Voilà pour le physique.

“ Elle est vive, gaie, riieuse et danseuse lorsque le temps est serein ; elle devient maussade, mélancolique, rêveuse et revêche quand l'atmosphère est chargée.

“ Voilà pour le moral.

“ Le tailleur Stahle prie la personne bienveillante qui lui donne l'hospitalité de la renvoyer dans le domicile conjugal, après lui avoir adressé une sévère réprimande. Si elle s'absente plus long-temps, l'entrée de la maison lui sera refusée.

“ Signé STAHLÉ, tailleur.”

Nota bene.—“ A celui qui rapportera l'épouse sus-désignée, on garantit 200 florins de récompense, ou un habillement complet d'hiver, au choix.”

Comme vous pouvez penser, cette annonce ne manqua d'éveiller la curiosité. Durant les trois premiers jours la ville de Stuttgart fut sens dessus dessous ; on se demanda de tous côtés quel est donc ce tailleur Stahle ? où il demeurerait ? où, quand, comment il s'était marié ? si sa femme était aussi gentille que l'annonce le faisait supposer ? et mille particularités sur sa vie intime.

De là à visiter ses ateliers il n'y avait qu'un pas. Les plus curieux n'étaient pas fâchés de tenir de lui-même des renseignements précis. La chose devint bientôt à la mode. Maint banquier s'en alla commander une redingote et adresser une question ; maint bourgeois courut, se fit expliquer les circonstances de la disparition et prendre les mesures d'un paletot pilote ; maint étudiant espiègle s'informa des sympathies secrètes de l'ange enlevé, et fit l'emplette d'un pantalon neuf. En un mot, chacun voulut que le tailleur l'instruisit et le mit dedans de son mieux.

Or, la chose arriva avec encore plus de bonheur qu'elle n'avait été prévue.

Ce qui le prouve, c'est une petite note explicative trouvée hier matin dans le *Mercur de Souabe*.

En effet, à la même quatrième page dont nous avons déjà parlé, on raconte que l'histoire du tailleur Stahle était un conte, ou plutôt un puff pour mettre en bonne réputation un établissement nouveau. On ajoute que le susdit industriel n'a

pas tout-à-fait perdu son temps en émettant ce petit chef-d'œuvre dans la circulation, puisqu'au lieu d'une femme imaginairement perdue, il possède déjà en perspective une fortune réellement gagnée.

(Entr' Acte.)

LA MANIE DE LA POLITIQUE.

COMEDIE EN CINQ ACTES.

—000—

M. Bignan nous a communiué cette comédie inédite, qu'il destine à la lecture plutôt qu'à la représentation. Nous regrettons de ne pouvoir en insérer que quelques fragments. On verra du moins que la muse du traducteur de *l'Iliade* et de l'auteur de *Napoléon en Russie*, et de tant de poésies couronnées, peut descendre avec bonheur de la gravité du vers épique et académique à l'enjouement familier du style de la comédie.

FRAGMENT DU 1er ACTE.

SCENE III.

DURBOURG, RIGAUD, MARIE, EUGENE.

DURBOURG, entrant sans voir personne.

L'admirable séance!

Que de rares talens nous possédons en France !
Le dernier orateur, comme il a brillamment
Péroré ! pour défendre un sous-amendement,
Trois heures, montre en main, parler tout d'une ha-
[leine !]

L'utile invention que la parole humaine !

MARIE.

Mon père....

DURBOURG.

Que sa voix vibrait avec éclat !

Quels poumons ! il est vrai que c'est un avocat.

Mais tout Grec qu'il était, sur le budget d'Athènes,
Démosthènes n'eût pas.....

RIGAUD, lui frappant légèrement l'épaule.

Laisse là Démosthènes

Pour ton ami Rigaud.

DURBOURG

Comment par quel hasard ?

RIGAUD.

Ta santé ?

Maladroit d'être arrivé trop tard !

J'aurais pu te mener à la chambre.

RIGAUD.

Non certe !

Une salle où l'on dîne et non où l'on disserte,

Voilà ce qu'il me faut....des phrases, grand merci !

Un estomac à j-un se nourrit-il ainsi ?

DURBOURG.

Voyons ! m'apportes-tu, Rigaud, quelques nouvelles ?

RIGAUD.

Tes affaires, mon cher....

DURBOURG.

Eh bien ! comment vont-elles ?

RIGAUD.

Mal.

DURBOURG.

Tu me l'as écrit vingt fois... mais que dit-on
En A sace ? Toujours l'esprit public est bon ?

RIGAUD

Très bon... sur ton cais-ier j'ai conçu quelque doute.

DURBOURG.

Nous en reparlerons.

RIGAUD.

Tu sais la banqueroute

Du pauvre Hermann....

DURBOURG

J'y suis sensible tout-à-fait....

Mais de quel œil est vu notre nouveau préfet ?
En est-on content ?

RIGAUD.

Oui ; de Victor, de Marie

Occupons-nous.

DURBOURG.

Sur lui l'opinion varie.

RIGAUD.

De nos très-chers enfants quand je cause avec toi,
Daigne enfin me répondre.

DURBOURG, à Marie.

A la chambre pourquoi

Ne m'avoir pas rejoint ?

MARIE.

Moi !

DURBOURG.

Tu devais t'y rendre.

MARIE.

Quoi ! toute seul !... Alfred n'est pas venu me
prendre.

DURBOURG.

Perdre ainsi deux billets !... Du moins tu m'as tra-
[doit]

Cet article qui fait à Londres tant de bruit.

MARIE, avec embarras.

Eugène m'a conduite au salon de peinture ;
Il fallait se presser ; c'est demain la clôture....
Les ravissans tableaux !

DURBOURG.

En France les esprits

De ces futilités seront toujours épris ;
Mademoiselle, au lieu d'être fière et joyeuse
De voir des grands talens l'élite glorieuse,
Va se fausser le goût en admirant ailleurs
Les informes essais de quelques barbouilleurs.

(En désignant Eugène).

Monsieur de la tribune a pu suivre la voie.
Pour qu'il fassent son droit, à Paris je l'envoie
Et qu'y fait-il ? Des vers... Qui n'en fabrique pas ?
Ses bâtons d'Apollon poussent à chaque pas.
A tant de rimailleurs tout au plus je pardonne

La chanson politique, encor quand elle est bonne.
Mais le reste... Les vers, si parfaits qu'on les fit,
Ne sauraient à l'état valoir aucun profit ;
Et pour leur triste auteur impuissante ressource,
Sans enrichir sa gloire, la ruinent sa bourse.

RIGAUD.

Cependant sur les siens Eugène, à ce qu'il dit,
Peut de quinze cents francs escompter un crédit.
Au prix de l'Institut je t'apprends qu'il aspire.

DURBOURG.

Un prix !

EUGENE.

Peut-être.

MARIE.

Il vient de faire une satire

Sur les ambitieux.

DURBOURG.

Ce texte est bien usé.

MARIE.

Le talent rajeunit un sujet épuisé.

DURBOURG.

Puisqu'à versifier Monsieur toujours s'amuse,
Il aurait dû choisir.....

RIGAUD.

Voudrais tu que sa muse

Mit le Code en distique, ou la Charte en quatrain ?

DURBOURG.

Ce serait s'exercer sur un nouveau terrain.

MARIE.

Son ouvrage, souffrez que je vous le récite ;
Car je le sais par cœur ; ce qui plaît s'apprend vite.

DURBOURG.

Je doute qu'il me cause un grand amusement.

RIGAUD.

Quoi ! l'œuvre de ton fils !...

DURBOURG.

C'est là précisément...

RIGAUD.

Moins de sévérité ? les vers sont bons peut-être ;
Tu ne les connais pas...

DURBOURG.

Ni ne les veux connaître.

Leur auteur, s'il le peut, eût mieux fait d'imiter
Un frère dont l'exemple aurait dû l'exciter.
Alfred met au grand jour un écrit sur la presse.
J'en suis tout fier.

EUGENE.

Pour moi, je crois que la jeunesse,
Usurpe un droit sacré que seul donne le temps.

DURBOURG.

Ce qu'on pense, on le doit exprimer à tout âge ;
Sans détour et sans crainte.

EUGENE.

Un imprudent courage

Souvent coûte un peu cher. Le procureur du Roi
Aime à saisir.

DURBOURG.

Tant mieux ! ont fait parler de soi.

EUGENE.

Puis, l'amende.

DURBOURG.

Chacun s'empresse de souscrire.

EUGENE.

La prison.

DURBOURG.

L'on jouit des honneurs du martyre ;
Cela console.

RIGAUD, à part.

Ici, le monde est renversé :

Le père est le plus fou, le fils le plus sensé.

DURBOURG.

Que par elle on s'élève, ou qu'on tombe par elle,
La politique est tout, c'est l'âme universelle.

EUGENE.

Certes, je rends hommage au grand homme d'état
Au commerçant habile, et au savant magistrat
Mais seuls ont ils le droit d'illustrer la patrie ?
Et ces Muses que j'aime avec idolâtrie.

Ces Muses, maintenant source de mon bonheur,
Un jour ne puis-je aussi leur devoir quelque honneur
De leurs charmes séduit, à leur culte fidèle,
Je travaille, évitant de chercher un modèle

Dans ces auteurs dandys, ces tribuns de saïons,
Dont l'esprit est si court, malgré leurs cheveux longs
Et qui, pensant avoir l'insigne privilège

De réformer le monde au sortir du collège,
Pour tout régénérés, voudraient que l'on devint

Electeur à quinze ans, puis, éligible à vingt,
Et qu'on certifiât par des preuves bien nettes
Qu'on ne paye aucun cens, qu'on a même des dettes.

Ces travers, je es fais par l'étude des arts.
Mais un seul entretien vous fatigue... je pars,
Emportant dans mon cœur le déplaisir sincère
De n'être ni comploté, ni chéri de mon père,

(Eugène se retire.)

RIGAUD, à Durbourg.

Tu ne le retiens pas ?

DURBOURG.

Pour l'entendre vanter

Des vers ! C'est bien cela qui nous doit tourmenter ;
Les affaires d'Espagne et les troubles d'Irlande,
Qu'en penses-tu ?

RIGAUD.

Moi ? rien !

DURBOURG.

Comment !

RIGAUD.

Belle demande !

Je pense... à ma fabrique et m'inquiète peu,
Quand un fourneau s'éteint, si l'Europe est en feu.

DURBOURG.

Sur le repos public le commerce se fonde.

RIGAUD.

Eh bien ! tout irait mieux si toujours en ce monde,
Princes et fabricans, sans troubler leurs voisins,
Restaient dans leurs états et dans leurs magasins.

Mais nul, grand ou petit, ne se borne à sa sphère.
Ce qu'on fait mal, d'ailleurs, est ce qu'on croit bien
(faire,

Au-dessus de son rang on aspire à monter ;
Toi même... car c'est toi que je te veux voir.

DURBOURG.

Monsieur le sermonneur, vous prêchez à merveille ;
Mais écoutez plutôt ; l'auteur me conseille
Un projet que je crois raisonnable. D'abord
Marions nos enfants.

MARIE, à part.

C'est très sensé ?

RIGAUD.

Ensuite ?

D'accord.

DURBOURG.

Etant tous deux plus que millionnaires
Pour jouir du repos, renouons aux affaires

RIGAUD, à part.

Voilà qu'il déraisonne.

DURBOURG.

Enfin mon cher Rigaud,
Faisons-nous à Paris.

RIGAUD.

Qui ? moi ? pas si nigaud !

Au commerce mon père a consacré sa vie ;
Comme lui j'exerce, et ma plus chère envie
Est que mon fils Victor me succède ; je veux
Qu'il passe la navette à nos petits neveux.
Est-il plus beau métier ? Comme un roi sur son

trône,

Assis dans un comptoir, j'ai suis maître, j'ordonne ;
J'ai deux cents ouvriers, vingt commis pour sujets ;
Nul vote ne chicane ou ronge mes budgets.

Mes registres n'ont point à subir de contrôle ;

Je m'accorde à moi-même et garde la parole... ;

Quand madame Rigaud le permet, cependant.

Je suis estimé, riche, heureux, indépendant,

Tu me croyais assez fou pour changer d'existence ?

Non ; l'enfer punirait bientôt mon inconstance.

Le travail seul me plaît, me rafraîchit le sang ;

Je naquis, je veux vivre et mourir comme çant.

DURBOURG.

Le commerce, sans doute, est estimable, utile ;
Mais dans le cercle étroit d'une petite ville
Loin du grand mouvement qu'imprime le pouvoir,
Loin du centre...

RIGAUD.

Mon centre, à moi, c'est mon comptoir.

DURBOURG, à part.

En province, bon Dieu ? combien d'esprit se roule !

RIGAUD, à part.

Comme avec le bon sens l'air de Paris nous brouille ;

Un domestique vient apporter une lettre à Durbourg.

DURBOURG, à Rigaud, en décachetant la lettre.

Tu me permets..

RIGAUD.

Doit-on entre amis se gêner ?

DURBOURG, à part :

De ville venir (désignant Rigaud) à l'honneur de l'é-

(Haut)

joigner.

J'attends ici quelqu'un pour affaire pressante.

RIGAUD.

Je te comprends : d'ici tu veux que je m'absente.

DURBOURG.

Le temps est assez beau, profite des moments,
N'es-tu point curieux de voir nos monuments ?

RIGAUD.

Oui ; de la Bourse on m'a vanté la collonade.

DURBOURG.

Va plutôt de la chambre admirer la façade.

RIGAUD.

La Bourse....

DURBOURG.

N'est pas mal, mais la chambre est bien mieux.

MARIE.

Ah, pour en juger, voyez-les toutes deux.

RIGAUD.

J'y cours mais n'allez pas sans moi vous mettre à ta-

ble.

Qu'à mon retour j'ai trouve un dîner confortable,

DURBOURG, le conduisant vers la porte.

A six heures, mon cher !

RIGAUD.

Au revoir !

MARIE.

Pour fêter

Notre nouveau convive, il faut faire apprêter...

DURBOURG.

Rien ne presse... ; avant tout, traduit enfin l'article

Inscrit l'autre jour dans le *Morning Chronicle*,

Tiens (Il lui donne un journal anglais.)

MARIE, à part.

L'ennuyeux journal ?

DURBOURG.

A l'œuvre, sans désemparer !

MARIE, à part.

Je voudrais, ce matin, ne pas savoir l'anglais.

A. BIGNAN.

Le Constitutionnel.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour *le Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car *le Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.